



Le

PAPILLON,

Feuille des salons et de l'entr'acte.

LITTÉRATURE, ARTS, POÉSIE, NOUVELLES, THÉÂTRES, MODES, ANNONCES.

Nous devons à l'obligeante indiscretion d'un ami la pièce suivante extraite du portefeuille de M. Eugène Dufaitelle qui, de retour d'un voyage au Brésil, est actuellement à Paris. — Personne n'a oublié ce jeune littérateur qui après avoir quelque temps honorablement concouru à la rédaction du PRÉCURSEUR, quitta notre ville il y a deux ans, laissant parmi nous de vifs regrets et de bien chers souvenirs. On reconnaîtra sans peine dans ce morceau les qualités et les défauts de son style cru et sévère. — M. Dufaitelle est de ceux qui persuadent parce qu'ils écrivent sous l'inspiration du cœur ; — chaud et large, consciencieux par dessus toutes choses, et pourtant assez vivement porté au paradoxe parce qu'il est au plus haut degré artiste et poète. — On verra comment l'auteur prenant pour point de départ le dogme chrétien arrive à justifier

l'indissolubilité du mariage. — Nous essayerons de répondre dans un prochain numéro à celles de ses opinions que nous ne pouvons partager.

Essai d'une opinion sur les femmes, et sur celles d'Angleterre en particulier.

Au commencement du monde, Dieu créa les êtres, mâle et femelle. Aussi l'homme doit-il quitter son père et sa mère pour s'attacher à sa femme : ils ne sont pas deux, ils sont une seule chair. Que l'homme donc ne sépare pas ce que Dieu a joint.

Jésus, qui est venu affermir la société humaine, a aboli le divorce ou la séparation de corps pour tous les cas, l'adultère excepté. Ce point de la morale nouvelle a paru si important aux hommes qui l'annonçaient aux nations, qu'il est reproduit deux fois dans St. Mathieu, aux chapitres V et XIX. St. Marc cite, dans son dixième chapitre, les paroles sur l'*Unification* de l'homme et de la femme que nous avons traduites de St. Mathieu. St. Luc, en son chapitre XVI, ainsi que les apôtres précédents, considère comme adultères des mariages qui ont lieu à la suite d'une séparation. St. Paul, dans sa première lettre aux Corinthiens, va jusqu'à défendre la séparation après l'adultère. Dans le *Sermon sur la montagne* qui tient trois chapitres de St. Mathieu, et qui est comme l'exposé de la doctrine de Christ, le prédicateur place l'adultère dans un regard de concupiscence. Partout la femme est mise à peu près sur le pied d'égalité, vis-à-vis de l'homme, et dans une possession toute nouvelle de respect et de dignité.

Avec l'Évangile, nous avons un des éléments du caractère de la femme moderne ; nous avons l'élément principal. Car, pendant des siècles la doctrine chrétienne a apparu avec autorité, à chacun dans chaque détail de la vie. De plus les générations chrétiennes, non-seulement de leur christianisme à elles, mais encore du christianisme de toutes celles qui les avaient précédées. En effet, une

doctrine sociale , prêchée et pratiquée pendant longtemps , modifie le corps de ses fidèles. La chair de l'humanité était devenue chrétienne.

On est dans l'habitude de faire encore entrer dans ces sortes d'étude l'élément de race. Et sans prétendre établir ou récuser ici sa légitimité , nous ne nous occupons que des habitudes morales de la race , et il est incontestable que la nouvelle doctrine sociale a d'autant plus de chances de promptitude dans la conquête , et de sécurité dans la possession , que ces habitudes ont quelque analogie avec elles. La Germanie est un des points de départ physiques de la civilisation moderne : elle se montre au début de plusieurs nations européennes ; elle est profondément mêlée à leurs origines et plus tard à des âges plus sérieux de leur vie. Tacite va nous apprendre ce qu'étaient les femmes chez les Germains : dans l'équivalent que nous essayons de donner de ses paroles , nous sommes mû par une pensée de publiciste et non d'artiste , aussi nous ferons bon marché de la couleur et du relief , pour ne nous attacher qu'à la signification morale.

« Les femmes ont le même vêtement que les hommes (des peaux des bêtes) ; cependant elles portent plus souvent des tissus de lin , et y mêlent de la pourpre ; elles n'ont pas non plus de manches dans la partie supérieure de leur vêtement : elles ont les bras et les épaules nus , ainsi que la gorge.

« Cependant le mariage est respecté chez ces peuples , et c'est le côté le plus louable de leurs mœurs. Car se sont à peu près les seuls barbares qui se contentent d'une seule femme , excepté un très-petit nombre qui sont entourés de plusieurs femmes , non par libertinage , mais à cause de leur rang. L'épouse n'apporte pas de dot au mari , mais le mari à l'épouse. Le père , la mère et les proches interviennent , et jugent les présents du prétendu. Les présents ne sont pas des flatteries pour la mollesse féminine , ni des objets de toilette pour la nouvelle mariée ,

ce sont des bœufs, un cheval harnaché, un bouclier, une framée et une épée. L'épouse est le prix de ces dons, et elle apporte à son tour quelque arme à son mari. Voilà leur lien le plus fort, voilà leurs secrets sacrifices, voilà leurs dieux conjugaux. Pour qu'elle ne se croie pas en dehors des courageuses pensées et des chances de guerre, les auspices du mariage qui commence apprennent à la femme qu'elle arrive comme une compagne de travaux et de dangers, destinée aux mêmes malheurs et à la même audace dans la paix comme dans le combat : l'attelage des bœufs, l'équipement du cheval, le don des armes le lui disent chacun pour son compte. C'est ainsi qu'il faudra vivre, ainsi qu'il faudra mourir : elle reçoit des dons qu'elle remettra purs et dignes à ses enfans, que ses bras recevront et qu'elles transmettront à leur tour à ses petits enfans.

« Elles vivent donc dans une chasteté bien gardée, car il n'y a ni séductions de théâtres, ni provocations de festin pour les corrompre. Les hommes ignorent aussi bien que les femmes le secret des lettres. Dans une race si nombreuse il n'y a que très-peu d'adultères : le châtimement est instantané et confié aux maris. Le mari coupe les cheveux de sa femme, la déshabille devant ses proches, et la promène dans tout le village en la fouettant : car il n'y a pas de pardon pour une femme qui s'abandonne; ni sa beauté, ni son âge, ni ses richesses ne lui trouveraient un mari. C'est que les vices ne sont là plaisans pour personne; c'est que ce n'est pas une mode de corrompre et de se laisser corrompre. Sans doute, il faut préférer ces états dans lesquels, encore aujourd'hui, les vierges seules se marient, et où l'on n'a à faire qu'une fois avec l'espérance et le vœu d'une épouse. Elles n'ont qu'un mari comme elles n'ont qu'un corps et qu'une vie : elles ne peuvent nourrir de pensées et de désirs qui lui survivent, et dans le mari aimer le mariage, au lieu du mari. Bornier le nombre de ses enfans, ou tuer un enfant posthume,

c'est réputé crime, et les bonnes mœurs ont ici plus de puissance que les bonnes lois ailleurs.

« Les mères nourrissent tous leurs enfans, et ne les confient pas à des servantes et à des nourrices..... Les hommes pratiquent tard l'amour : ce qui leur vaut une puberté vigoureuse : on ne hâte pas non plus le développement sexuel des femmes, elles ont la même force, la même taille. Elles sont au milieu des hommes dont elles ont les traits et la vigueur. Les enfans héritent de la force de leurs parens.

(*Germanie, parag. 17, 18, 19, 20.*)

Ainsi nous voyons que la monogamie était pratiquée chez ces peuples, elle était sévère, et sans espérance mauvaise. Il n'y avait qu'un engagement pour une vie, et la femme infidèle perdait sa chevelure, châtement insigne chez cette race chevelue, où la chevelure était le symbole du courage et de la liberté; puis elle était promenée nue et fouettée à travers le village. Le christianisme dut encore aviver la flétrissure imposée à l'adultère, c'est alors que la coupable fut cousue dans un sac et jetée à l'eau. — Nous voyons encore que la femme germaine était bien réellement *compagne et moitié* du germain; elle partageait sa fonction : sa fonction, c'était la guerre.

Cette puberté, qui apparaissait tard dans la vie de l'individu, était un grand bienfait pour la société qu'elle faisait puissante de corps et sévère de mœurs.

Voilà les deux élémens les plus généraux du caractère de la femme française et de la femme anglaise. Laquelle des deux aujourd'hui est la plus fidèle ?

En Angleterre, il faut bien le dire, au milieu d'un égoïsme national qui a commis ses crimes, il y a plus de vertus privées. De plus, cet égoïsme lui-même est quelquefois vaincu par le sentiment religieux, qui a encore une certaine tendance au cosmopolitisme en Angleterre. De là, les distributions et les traductions de bibles en 140 langues; de là, l'abolition de l'esclavage, votée par le

parlement en 1833. — L'anglaise est en général plus laborieuse et plus bienfaisante.

Les Françaises ne valent pas les Anglaises, parce qu'elles n'obéissent à aucun sentiment général. Les Anglaises ont la religion, les hommes en France ont la politique qui est une déduction du sentiment religieux et qui est religieuse elle-même. Il y a en France une énorme disproportion entre les hommes et les femmes, qui tient encore à la pitoyable éducation dont on infecte systématiquement tout ce qui est femme.

Les pensions et les collèges de l'Université sont loin d'être ce qu'ils devraient être, mais ce ne sont pas du moins des lieux où l'homme est préparé à toutes les séductions qu'il pourra exercer sur la femme, où il n'est disposé qu'à l'œuvre sexuelle.

En outre, l'homme y apprend toujours quelque chose, et la meilleure partie de son instruction, il la prise ailleurs, en sortant, ou il se la donne lui-même. Dans les établissemens analogues, la femme n'apprend presque rien, et elle passe sa vie à oublier : ce qui n'est pas difficile.

L'éducation toute sexuelle que reçoit la femme en France, et aussi l'esprit de société, si louable d'ailleurs, sollicitent la femme à tous les manèges de la coquetterie, à toutes les mobiles fantaisies de la mode; la femme n'est pas à une assez grande distance de l'homme, il y a une familiarité peu digne entre les deux sexes. L'opinion ne flétrit pas assez énergiquement une certaine nature de fautes qui sont pourtant de la plus haute gravité.

M. de Châteaubriant, qui n'est pourtant rien moins que favorable à l'Angleterre, a remarqué, il y a long-temps, qu'en France une petite fille va à l'école en fredonnant un air d'opéra, s'arrêtant souvent et jetant partout un regard assuré, tandis qu'en Angleterre, elle y va les yeux baissés, ne s'arrête pas et ne regarde pas.

M. Michel Chevalier nous apprend que Lowell, dans

la Nouvelle-Angleterre, occupe à peu près cinq mille filles de fermiers dans des filatures de coton. Elles viennent de vingt, trente et même quarante lieues, restent trois à quatre ans dans une ville où elles ne connaissent qu'un manufacturier et l'hôtesse d'un *boarding house*, vivent sans scandale et sans aventures galantes, et, avec des économies de 13 à 1,600 fr., elles se retirent chez elles où elles se marient. Leur toilette élégante, ajoutée à leur isolement, est encore un danger qu'elle savent conjurer. Les réglemens des manufactures leur font un devoir de l'observance de la loi du dimanche et des pratiques religieuses. — Dans la Louisiane, qui a été française, les mœurs sont moins sévères.

La femme anglaise a été rarement reproduite avec bonheur et ressemblance par la littérature française. En France, les mœurs domestiques sont moins profondes et moins murées, cela tient à une bonne cause et à une mauvaise. La bonne cause, c'est qu'on s'occupe moins de soi ; la mauvaise, c'est qu'on recourt souvent à d'indifférentes et à de coupables distractions.

Dans une société ainsi faite, la femme a pris un rôle plus en dehors et plus saillant. De là, l'éclatante immoralité des maîtresses de roi. Ce fait est beaucoup moins commun dans l'histoire d'Angleterre.

Notre littérature, dans ces derniers siècles, s'est inspirée de la maîtresse, et a laissé la femme. Il faut en excepter de grands artistes qui étaient à la fois de grands penseurs, pénétrés d'ailleurs du sentiment chrétien et d'une grande et timide réserve vis-à-vis d'une moitié du genre humain, Corneille et Rousseau. C'est ce qui jette une grande couleur de libertinage, de passion sensuelle et de grossière dépravation sur toutes les créations de l'art français, *Pauline* et *Julie* exceptées, et d'autres moins éclatantes.

L'art anglais s'est soucié davantage de la femme, Sheakspeare, Richardson, Goldsmit, et de nos jours

Scott et Cooper ; ont représenté avec une dignité qui ne se dément pas , et une mystérieuse pudeur qui embellit la passion et y ajoute , la divine créature qui passait dans leur vie et dans leur rêves. On reconnaît bien à considérer les vertueuses héroïnes de Richardson , ce profond sentiment de moralité qu'on a signalé dans la vie réelle. Les deux romanciers contemporains ont enveloppé de douces et impénétrables ténèbres les femmes auxquelles ils donnent l'existence ; elles se meuvent dans un mystère absolu. Ainsi par Richardson , nous savons la moralité de la femme anglaise ; par Scott et Cooper , nous savons sa vie cachée. Dans Goldsmit nous apprenons ses occupations intérieures et ses soins de ménage. Shakspeare nous révélera la partie poétique , lyrique , extatique de ses sentimens de femme.

Dans tous ces artistes , il y a vérité comme il convient à tout homme qui peint , mais il y a exagération dans la vérité , comme il convient à l'homme qui peint pour la foule , et qui veut que son portrait soit avant tout un enseignement. Ils ont donné plus d'ampleur tantôt à quelque partie , tantôt à l'ensemble du caractère , pour atteindre à des effets poétiques ou moraux plus puissans. Mais l'exagération a pour base une vérité , et ne consiste que dans les proportions ; ils ont fait saillir , ils ont mis en relief , ils n'ont pas changé.

M. Hugo nous semble avoir méconnu tous les élémens du type national dans l'enfantement de Marie d'Angleterre. Le grand tort de Marie , c'est qu'elle n'est pas d'Angleterre ; elle se précipite dans un dévergondage de sentimens et de paroles qui est le contraste le mieux imaginé de la pudeur et de la réserve des femmes de ce pays. Ce n'est pas que de grandes et de souveraines passions n'y puissent germer pour le bien comme pour le mal , mais elles se produiront toujours , chez les femmes au moins , avec une enveloppe de décence et de respect pour l'opinion.

M. Hugo est un grand poète espagnol ; à son éblouissant



coloris il unit une souple et facile intelligence qui se superpose à son inspiration lyrique, et qui est peut-être la partie la plus admirable et la plus entière de son génie. Il nous semble peu propre, toutefois, à faire voir ces natures chastes, recueillies, religieuses et sans surface qui n'offrent pas de prise à son style et à sa pensée, tous deux un peu extérieurs.

Nous avons vu et nous avons lu *Marie Tudor*, nous n'avons ni lu ni vu *Catherine Howard*, mais il paraît que le type national n'a pas été moins respecté, et qu'il n'est pas suppléé par cette savante et intelligente combinaison qui apparaît dans tous les ouvrages de M. Hugo.

Mais peut-être *Catherine Howard* et *Marie Tudor* sont-elles extra-britanniques comme elles sont extra-historiques?

La femme de la littérature actuelle est plutôt la maîtresse que l'épouse, et c'est une grande faute en morale comme en poésie.

De quoi vit la poésie, s'il vous plaît?

De ce qui est grand; de ce qui est beau; de ce qui n'est pas ordinaire; de ce qui rapproche du ciel, dont elle est la langue; de la religion, dont elle doit reproduire les sentimens, comme les formes traditionnelles du style, et les souvenirs historiques; de la vertu, du dévouement, du sacrifice. Or, la maîtresse est chose egoïste, c'est une lâche obéissance à un appétit brutal; c'est prendre autour de soi pour satisfaire sa faim; c'est souiller la femme, c'est déshonorer la fille; c'est un crime.

Et ce n'est pas seulement un crime contre les individus, c'est un crime contre la société; c'est un attentat contre la famille, un attentat contre la patrie, un attentat contre l'humanité; c'est l'œuvre d'un mauvais citoyen et d'un méchant homme.

Aussi la littérature contemporaine s'est-elle éprise d'une femme espagnole qui, dans l'échelle de l'humanité, représente plutôt la maîtresse, et a-t-elle négligé la femme

anglaise qui est le type de l'épouse. Cette tendance-là est plus sérieuse et plus funeste qu'on ne pense, et c'est un des symptômes de l'anarchie qui corrompt chez nous les sentimens et les pensées.

La voilà ! la voilà, la blanche anglaise avec son voile vert !

Ne vous rappelez-vous pas involontairement la blanche villa aux vertes persiennes, dont l'anglais décorent nos paysages ? Sans doute il peut aimer ces deux couleurs, parce qu'isolées elles sont belles toutes deux, et que leur alliance est un charme, il peut les aimer comme les aimait Rousseau. Mais ne les aime-t-il pas aussi à cause de la blanche fille au voile vert ? La villa, c'est une traduction de la fille. Voyez-la, ma villa ! comme elle a la peau blanche, c'est du satin ; sans doute. Et comme elle se cache du regard du soleil sous son voile vert, ainsi que la fille se cache du regard de l'homme ? Et puis, elle est bienheureuse ; comme la fille, elle voit et n'est pas vue. Toutes les deux sont belles à l'horizon, et l'une fait dans notre vie, comme l'autre dans nos paysages.

Le voile vert, la peau blanche et parfaite, l'œil baissé et timide, les airs innocens, le cœur innocent, la parole chaste et quelque peu biblique, c'est une grande harmonie : des femmes que nous savons, l'anglaise est la première, et Byron avait plus d'imagination que de passion tendre à l'appeler froide beauté et à lui préférer l'espagnole. Car se cacher, et ne rien montrer de soi au monde, ni sa vie, ni son visage, ni son cou, ni sa jambe, ni sa taille, ni son pied, ni ses cheveux, mais seulement ses vertus et ses bienfaits qui ont leur indiscretion ; et être vaillante ; et faire le ménage ; et soigner son mari et ses enfans ; et donner à ceux qui ont besoin ; et aimer le peuple ; et se sauver des grands, parce qu'ils souillent et corrompent ; et prier, ce qui de beaucoup est le plus doux : n'est-ce pas beau et n'est-ce pas bon ? N'est-ce pas la vertu et n'est-ce pas le bonheur ? Mais le bonheur en-

core, qu'importe? n'est-ce pas la vertu?

La dague à la jarrettière ne vaut pas un cœur affligé qui se souvient et qui pardonne : la vengeance enlaidit l'âme et le visage ; elle est mauvaise aux enfans de Dieu qui conserve, elle qui détruit. La vengeance est chose juive ou payenne, permise ou commandée par la loi de Moïse et la loi de Minos ; mais chérir nos ennemis, faire du bien à ceux qui nous haïssent, prier pour ceux qui nous persécutent et qui nous calomnient : ce sont les commandemens que nous a donnés sur la montagne l'auteur de la loi nouvelle.

D'ailleurs aimer, ce n'est pas s'aimer, c'est aimer quelque chose qui n'est pas soi ; ce n'est pas prendre, c'est donner ; ce n'est pas posséder, c'est être possédé ; ce n'est pas faire à son image et à son usage, mais se refaire sur les traits et à l'usage de l'objet aimé ; ce n'est pas agrandir sa vie, c'est la livrer, c'est l'oublier. L'amour, c'est le dévouement, c'est la vertu : et il y en a un peu dans toutes les âmes, et il y en a davantage quand elles travaillent à se faire meilleures.

On dit que les Anglaises aiment d'amour, et un calaisien qui a de beaux vêtemens, et de l'esprit et du monde, m'a dit qu'elles étaient trop bonnes et trop aimantes, et c'est un grand éloge, car il a de beaux vêtemens, et de l'esprit et du monde.

Pour confirmer et achever la comparaison que nous avons fait de l'anglaise à l'espagnole, qu'on nous permette de transcrire ici une observation qui nous est personnelle. A Montevideo et à Buenos-Aires les femmes se promènent seules ; leur regard est assuré et quelquefois fixé avec une opiniâtreté imperturbable ; elles reluisent d'étoffes aux couleurs les plus riches et les plus voyantes ; elles portent en guise de peigne un diadème en corne imitant l'écaille, qui a de trente à quarante-quatre pouces de diamètre ; elles n'ont pas de chapeau. — Nous avons vu dans la rade de Montevideo une anglaise, qui était,

disait-on, la maîtresse d'un des plus riches habitans du pays. Elle avait des vêtemens simples et le regard modeste; ce n'est peut-être pas une garantie de vertu, mais c'est au moins un bon témoignage des mœurs nationales. Une anglaise tenait une taverne à Buenos-Aires, un matelot français naufragé s'installe chez elle, et prend tous les airs d'un maître de maison. Encouragé par cette réception, un de ses camarades, un jour qu'il était en tête-à-tête avec l'anglaise, se permit des paroles et un geste un peu familier, mais il fut accueilli de manière à tourner bien vite ailleurs ses vues. Dans les églises espagnoles les œillades vont et viennent; dans les temples anglais, c'est une décence parfaite.

Quant aux femmes de notre pays, nous croyons et nous espérons fermement que l'état moral où elles sont n'est que transitoire. Elles ont brillé déjà d'un éclat si vif, si pur, si utile à la société, que nous ne voyons là qu'une éclipse. La littérature du douzième siècle qu'on exhume aujourd'hui, nous les montre comme les dignes prix des travaux supportés en faveur du faible et de la religion. Ce sont des romans éminemment moraux et poétiques, qui commencent par l'amour et finissent par le mariage. Un jeune homme voit une jeune fille : elle est belle, elle est vertueuse, elle est savante en médecine et en poésie, elle fait du bien à tout ce qui l'entoure : il cherche à la mériter par le dévouement de cette époque, par le dévouement guerrier. S'il ne succombe pas, il l'épouse ; s'il succombe, elle ne se marie pas, elle se fait religieuse, ou meurt de désespoir. — Ainsi les romans qui finissent par le mariage dont on s'est tant moqué, découlaient d'une source glorieuse.

Deux faits qui nous donnent bon espoir, c'est la déconvenue des Saints-Simoniens lors de la proclamation des *affections mobiles*, de promiscuité sacerdotale et du grossier matérialisme de M. Enfantin ; — et l'indignation de beaucoup de Françaises contre les orgies du théâtre et du crayon.

Hors du mariage germanique et chrétien, il n'y a pour les femmes que dégradation morale et infériorité de position ; si elles ne sont pas vertueuses, elles ne sont rien. Le divorce est loin d'être dans leur intérêt ; le divorce est d'ailleurs une monstruosité de l'égoïsme qui ferait reculer l'humanité de deux mille ans. Il ne faut pas que les institutions soient utiles à l'individu, mais à la société.

Il y a tout lieu de croire que dans l'avenir le ménage isolé disparaîtra, les hommes sentiront le besoin de se réunir par groupes, d'abord pour satisfaire des sentimens de sympathie et de fraternité, ensuite pour se créer à meilleur compte une plus grande somme de jouissances. Quelle fortune pour la femme française que cet avenir, si elle sait le mériter ! Qu'elle s'inspire de l'esprit français, de cet esprit éminemment social, qu'elle entre en partage des dévouemens de son mari, et elle sera un de liens les plus forts de cet avenir par les qualités dont Dieu l'a dotée ! Elle a développé en elle, dans une association mal faite, bien des germes mauvais ; qu'elle se prépare à une société mieux liée et plus morale par l'épanouissement des vertus qui dorment dans son âme.

Eugène DUFAITELLE.



LA JEUNE FILLE MOURANTE.

Comment me délivrer de cette fièvre ardente ?
Mon sang court plus rapide, et ma main est brûlante.
Je souffre ? Dites-moi, je suis mal, n'est-ce pas ?
Souvent, le front penché, l'œil baissé vers la terre,
Vous rêvez tristement ; puis, d'un air de mystère,
J'entends parler bien bas.

Et si je fais un bruit léger, si je respire,
Des larmes dans les yeux on essaie un sourire,
On se rend bien joyeux, mais j'entends soupirer :
Sur les fronts tout brillans passe une idée amère,

Et ma petite sœur, qui-voit pleurer ma mère,
Près du lit vient pleurer.

Ces larmes me l'ont dit votre secret terrible,
Je vais mourir!... déjà... mourir!... oh! c'est horrible!
Mon Dieu, pour fuir la mort n'est-il aucun moyen?
Quoi! dans un jour peut-être immobile et glacée!
Aujourd'hui l'avenir, le monde, la pensée,
Et puis demain... plus rien!

La robe que j'avais dans ma dernière fête
Est fraîche encore; les nœuds rattachés sur ma tête
Ont gardé ces couleurs et ces reflets changeans
Dont j'admiraïs l'éclat dans une folle extase;
Et moi, je vivrai moins que ces tissus de gaze
Et ces légers rubans!

Comme une frêle plante, un souffle m'a brisée.
Vous, mes sœurs, vous avez cette teinte rosée
De jeunesse et de vie. Oh! votre sort est beau!
Et j'ai les yeux ternis; je suis pâle, abattue;
On dirait, à me voir, une blanche statue
Pour orner un tombeau.

On m'admirait pourtant, moi fantôme, ombre vaine;
La foule m'entourait comme une jeune reine:
Mon pouvoir tout nouveau semblait encor bien long;
Quelques bijoux formaient ma parure suprême,
Et puis mes dix-huit ans, comme un beau diadème,
Rayonnaient sur mon front.

A vous encor, mes sœurs, cet avenir qui brille;
A vous tous ces plaisirs bruyans de jeune fille,
Puis cet anneau d'hymen, ce mot dit en tremblant,
Et ces grains d'orangers, couronne virginale;
Moi pour voile de noce et robe nuptiale,
J'aurai mon linceul blanc.

Lugubre vêtement, jeté sous une pierre,
Qui tient enseveli dans une étroite bière
Bien des illusions, bien du bonheur rêvé;
Qui tombe par lambeaux sous la terre jalouse,

Et que les battemens d'un cœur de jeune épouse
N'ont jamais soulevé.

Moi, dans un long cercueil étendue, insensible,
Morte! qu'oi! je mourrais? oh! non, c'est impossible!
Quand on a devant soi tout un large avenir,
Quand les jours sont joyeux, quand la vie est légère,
Quand on a dix-huit ans, n'est-ce pas, bonne mère,
On ne peut point mourir?

Je veux jouir encor de toute la nature,
De la fleur dans les près, du ruisseau qui murmure,
Du ciel bleu, de l'oiseau chantant sur l'arbre vert;
Je veux aimer la vie, et de toute mon ame,
La voir dans le soleil briller en jets de flamme,
La respirer dans l'air....

Le lendemain, la cloche appelait aux prières,
Des cierges éclairaient de leurs pâles lumières
La nef et l'autel saint; quelques prêtres en deuil
Disaient le chant des morts, et sous les voûtes sombres
Des vierges à genoux, blanches comme des ombres,
Pleuraient près d'un cercueil.

M^{me} Anaïs SÉGALAS.

SACRÉ SAVOYARD!

— Monsieur est Savoisien! Ah! c'est un bonheur pour moi que de rencontrer un Savoisien. Quel excellent peuple! combien je l'aime!

— Monsieur, vous êtes bien bon.

— Non, Monsieur, je ne suis que juste et j'ai toujours été enchanté d'avoir affaire à un Savoisien.

— Vous me rendez confus, et....

— Il y a pour moi un charme irrésistible d'intérêt et d'amitié avec les gens de votre pays; et certes, je ne laisse pas une si belle occasion de vous le prouver aujourd'hui.

— L'opinion que vous voulez bien avoir de moi me flatte beaucoup; et que puis-je faire pour reconnaître votre courtoisie?

— Oh! la moindre des choses, honnête Savoisien; mille écus pour une opération d'or.... sur ma signature.

— Il me coûte vraiment de vous refuser; mais dans ces instans de crise, je me suis fait une loi de ne pas sortir un sou de ma caisse.

— Y a-t-il long-temps que vous avez quitté la Savoie ? Comme il doit vous être pénible de ne pas être au sein de vos vertes montagnes, à respirer ce bon air du pays ! Et les chalets ! Et le fromage de Gruyère !

— Mon père aurait la banqueroute à sa porte que je ne l'aiderais pas.

— Avant tout, vous êtes Savoisien, vous ne l'oublierez pas ; les Savoisien ont l'obligeance pour première vertu.

— Ils ont avant tout, la franchise, et vous me pardonnerez la mienne.

— Non, vous écouterez ma demande.

— Je ne saurais.

— Comment, brave *Savoisien* ?

— Non, vous dis-je.

— Sacré *Savoyard* ! (*Il sort furieux*) historique.

G. LANDI.

La faillite de M. Lecomte est déclarée, et nos théâtres sont fermés et sous le scellé. Les artistes se trouvent dans une fâcheuse position par l'incurie et l'imprévoyance du conseil municipal, qui n'a pas, dit-on, fait verser par M. Lecomte, le cautionnement voulu pour couvrir ce qui pourrait être dû aux artistes. Plusieurs compétiteurs à la direction se présentent ; l'autorité fera bien de choisir parmi eux celui dont le nom offre le plus de garanties morales et pécuniaires. M. Singier, dit-on, ne serait peut-être pas éloigné de reprendre la direction de nos théâtres, si des propositions lui étaient faites par la ville. Nous regarderions comme une bonne fortune pour les artistes et le public de voir rentrer à Lyon un homme qui y a laissé de si honorables souvenirs.

NOUVELLES DE LYON.

Un pauvre diable qui passait sa journée à vendre de la tisane sur la place Bellecour, et qui logeait au sommet de la maison joignant l'hôtel des Ambassadeurs, a trouvé, il y a deux jours, en y rentrant, son domicile dévalisé. On s'y était introduit en levant quelques tuiles du toit. (*Réparateur*).

— La diligence de Genève à Lyon a été arrêtée, il y a peu de jours. Une partie des effets volés a été retrouvée sur un individu qui cherchait à les faire passer à la barrière St-Clair.

— Dimanche dernier une rixe a eu lieu, à la Croix-Rousse, entre des compagnons-charrons et des ouvriers-charpentiers. Plusieurs de ces derniers ont été grièvement blessés. Le lendemain, une scène à peu près semblable s'est passée à St-Genis-Laval. Plusieurs arrestations ont été opérées par suite de ces collisions.

— On a découvert, il y a peu de jours, dans le quartier Per-rache, le cadavre d'un enfant nouveau-né, dont le cou portait des traces de strangulation.